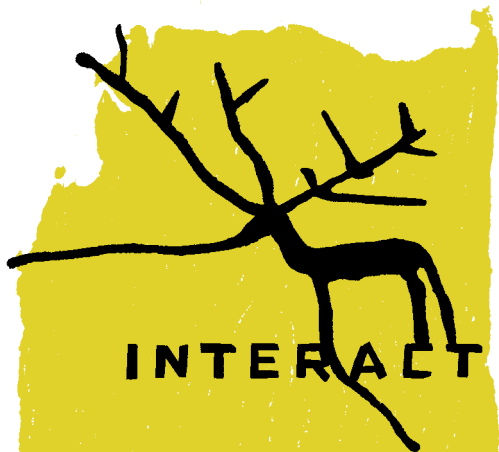




Les artistes créent la ville

Quelques pratiques
artistiques bruxelloises



INTERACT

Publication du **RAB** et du **BKO** en collaboration avec **LASSO**

Cet article fait partie de la série *Cahiers Interact* qui est également disponible sur le site www.reseaudesartsabruelles.be/interact/cahiers

Dit artikel is ook beschikbaar in het Nederlands via www.brusselskunstenoverleg.be/interact/cahiers.

AUTEUR

Julie Rodeyngs

COMITÉ DE RÉDACTION

Sophie Alexandre
Leen De Spiegelaere
Anja Van Roy

ÉDITION

Sylvia Botella

TRADUCTION

Nathalie Capart

LAY-OUT

Jaune Citron

RAB est soutenu par la Fédération Wallonie-Bruxelles et la Commission Communautaire française (Cocof).

BKO wordt ondersteund door de Vlaamse Gemeenschapscommissie.

LASSO wordt structureel ondersteund door de Vlaamse Gemeenschapscommissie en ontvangt projectsubsidies van de Vlaamse Gemeenschap.

CONTACT

info@reseaudesartsabruelles.be
+32 (0)2 502 26 88



Juin 2014

Le Réseau des Arts à Bruxelles (RAB) et le Brussels Kunstenoverleg (BKO) comptent plus de cent quarante organisations artistiques bruxelloises, francophones et néerlandophones.

Le RAB et le BKO organisent des réunions de concertation pour leurs membres et stimulent ce faisant, la rencontre et l'échange autour de thèmes actuels. En outre, les réseaux ont des missions d'information et de consultation en ce qui concerne le secteur culturel bruxellois, et soutiennent des projets communs qui répondent aux nécessités et interrogations des opérateurs et acteurs culturels.

Bon nombre d'organisations culturelles considèrent la diversité bruxelloise et l'approche concrète de cette réalité comme un thème prioritaire, tant par rapport à leur fonctionnement propre qu'au niveau du secteur culturel pris dans son intégralité.

Dès lors, le RAB et le BKO, accompagnés de Lasso (le réseau bruxellois néerlandophone de participation et d'éducation à l'art), ont développé une ligne d'action commune Interact ayant pour objectif d'être attentif aux différents enjeux interculturels relatifs aux publics, aux équipes et à la programmation.

À travers cette série d'articles intitulée *Cahiers Interact*, les réseaux souhaitent mettre en lumière les réflexions et actions menées par le secteur artistique bruxellois, élargir leur impact et stimuler la formulation de pistes pour l'avenir.



VLAAMSE
GEMEENS
CHAPSCO
MMISSIE



Les artistes créent la ville

Quelques pratiques
artistiques bruxelloises

04

INTRODUCTION

05

RENCONTRES URBAINES

Provoquer la rencontre en marquant les frontières : Emilio Lopez-Menchero

Se rencontrer au sein d'un projet artistique : Jamal Boukhriss

Nomade dans sa propre ville : Einat Tuchman

11

RÉCITS URBAINS

Willy Thomas (KVS, Tok Toc Knock)

Séverine Janssen (Bruxelles Nous Appartient - Brussel Behoort Ons Toe / BNA-BBOT)

18

LA VILLE EST PLURALITÉ

Un gros tas de fumier

Espace partagé/négociation urbaine

22

DES CITOYENS RHABILLENT LA VILLE

INTRODUCTION



A travers leurs Cahiers Interact, le RAB et le BKO souhaitent donner à voir différents projets et visions de la diversité et de l'interculturalité. Après avoir consacré de précédents numéros à cette thématique sous l'angle, entre autres, de la gestion du personnel ou de la médiation culturelle, nous avons décidé d'aborder cette fois la question à partir de la pratique artistique même. Nous nous sommes plus particulièrement intéressés aux artistes et collectifs qui réalisent des projets dans et avec Bruxelles, et les bruxellois. Si les créations et interventions dont il est question ici ne se fixent pas des objectifs sociaux au départ, elles acquièrent une dimension sociale au cours du processus, de par les choix artistiques sur lesquelles elles se basent.

Le présent cahier s'articule de manière thématique et plurivoque autour de quatre chapitres. Julie Rodeyns a rencontré plusieurs artistes qui, chacun à sa manière, relèvent les mêmes défis ou travaillent sur des thèmes similaires. Si certains points de vue s'éclairent et se renforcent, d'autres s'opposent ou nous livrent une histoire plus nuancée. Le texte qui suit nous offre ainsi un témoignage de la riche diversité, à Bruxelles, des stratégies et pratiques artistiques qui œuvrent dans et avec la ville, et ses habitants.

Les artistes, les œuvres reprises dans cette publication ne représentent que le sommet de l'iceberg. Les villes sont en pleine croissance. Comme le prévoient les scientifiques, la majorité de la population mondiale vivra bientôt dans un environnement urbain. Cette évolution va de pair avec bon nombre de changements, défis et problèmes sociaux qui stimulent clairement l'imaginaire des artistes. Néanmoins, les interventions artistiques concernées ne s'imposent pas au regard et préfèrent investir les « interstices » de la ville : elles se déroulent plus à la périphérie que dans le centre de Bruxelles, sont plus souvent temporaires que permanentes ou se situent dans la zone floue de la (semi-)illégalité. Il faut souvent les chercher dans les moindres recoins. Bruxelles est une ville complexe, en mouvement permanent. En faisant preuve d'humilité et en intervenant de manière discrète, l'artiste peut accompagner le rythme de cette réalité mouvante. Afin que le dialogue entre la ville et l'art garde toute sa vitalité et son sens.

Avec nos remerciements à Julie Rodeyns,

Le RAB/BKO & Lasso

RENCONTRES URBAINES



S'il arrive que la ville anonyme, où chacun est « un étranger » pour l'autre, favorise l'aliénation et l'isolement, elle offre aussi la palpitante promesse de rencontres inattendues à chaque coin de rue. Les œuvres de nombreux artistes facilitent, organisent, orientent ou stimulent les rencontres urbaines, qu'il s'agisse d'une rencontre entre individus, d'un dialogue entre communautés ou d'une critique sur la cohabitation en ville. De tels projets se déploient souvent dans l'espace public mais exploitent aussi, parfois, le contexte artistique en tant qu'espace de rencontre, en rassemblant des collaborateurs aux horizons divers. Les œuvres d'Einat Tuchman, de Jamal Boukhriss et d'Emilio Lopez-Menchero témoignent des différences d'échelle, de mobiles et de stratégies.

Provoquer la rencontre en marquant les frontières : Emilio Lopez-Menchero

Démesurées. Les interventions urbaines de l'artiste plasticien Emilio Lopez-Menchero sont démesurées. Ainsi, la grande planche de surf jaune vif (ou en forme de sous marin), *Yellow Submarine* (2006) fait 24 mètres de long. Située à Gand, sous le pont surplombant la canal Gand-Ostende, au Trekweg, à proximité d'une école primaire et d'une bibliothèque publique, elle est utilisée comme banc par les parents et aire de jeu par les enfants. Si l'intervention permanente flirte avec le fonctionnel, c'est parce qu'elle est aussi, par ses forme et couleur, une proposition esthétique. L'habitus social, au cœur de nos métropoles occidentales, veut que l'on observe une distance bienséante, sur les bancs publics, si l'on ne veut pas paraître importun. Face à l'exigence de créer un « lieu de rencontre » dans l'espace public, l'artiste doit dynamiser l'habitus. À Bruxelles, beaucoup d'interventions urbaines placées au petit bonheur de la chance dans la ville (souvent des variations sur le thème du banc) restent désertes et n'atteignent pas leur objectif. A contrario, *Yellow Submarine* comme « lieu de rencontre » est une réussite, notamment grâce à son emplacement stratégique et à sa manière claire et ludique de s'affirmer plus qu'un simple banc. Son caractère excentrique déjoue toute règle de courtoisie et favorise les conversations. Il en va de même pour l'intervention permanente, la *Pasionaria* située au début de l'avenue de Stalingrad au centre de Bruxelles (proche de la gare du Midi). Le porte-voix en acier inoxydable fait 4 mètres de long et le diamètre de l'ouverture finale du pavillon



© Els Denil: Emilio Lopez-Menchero

est de 2,30 mètres. Quiconque le désire, peut gravir le petit escalier prévu à cet effet et s'adresser à la ville. Cet objet de nature extravagante ne peut être revendiqué par personne et peut être ainsi activé ou usurpé par chacun. Lorsque les Indignés se sont rassemblés autour de l'œuvre, en 2011, l'œuvre poétique a acquis une dimension politique. Toutefois, la Pasionaria ne s'immisce pas dans les conflits, elle ne se prononce ni pour ni contre et donne la parole à tout le monde.

Mais que se passe-t-il lorsque l'artiste se place au cœur du conflit? Un acte politique peut-il être aussi poétique? C'est l'une des questions que posait l'intervention publique performative *Checkpoint Charlie*, réalisée par Emilio Lopez-Menchero, dans le cadre du Festival Kanal. En 2010, l'artiste plasticien réalisait une copie conforme du poste-frontière berlinois, entre la rue Antoine Dansaert et la chaussée de Gand, à la Porte de Flandre, sur le pont reliant les communes de Bruxelles et Molenbeek (où vit notamment l'artiste), soulignant ainsi de manière très provocatrice la frontière physique et mentale entre le centre et sa gentrification galopante, et la périphérie pauvre et surpeuplée. En optant pour une réplique exacte du poste-frontière berlinois, drapeaux russe et américain compris, Emilio Lopez-Menchero dépassait ainsi la référence faite aux frictions bruxelloises et embrassait une perspective plus large, reliant le « maintenant » et le « passé », « l'ici » et « l'international », au-delà de toute dimension conflictuelle. L'œuvre s'adressait à un large public : le Mur de Berlin fait partie de l'histoire européenne commune. Et celui qui ne s'y identifiait pas pouvait établir un lien avec les checkpoints israéliens, marques de séparation entre de nouveaux « Est » et « Ouest ». Tout le monde reconnaît le checkpoint comme un puissant symbole du réflexe défensif, né de la peur de « l'autre ». Nous nous sommes donc tenus là, durant un weekend, observant - ensemble - le gigantesque spectacle à l'œuvre : une foule chaotique s'était rapidement formée autour du poste-frontière. Il est intéressant de voir comment le fait de marquer une frontière peut susciter la rencontre dès lors que nous admettons que nous traçons, tous, des frontières et agissons en conséquence. Le caractère éphémère de l'intervention urbaine est, à cet égard, très significatif. Puissante, elle subsiste encore dans nos mémoires. Et sa disparition nous offre la possibilité de déplacer les frontières, du moins mentalement.



© Andreas Van Esbroeck: Jamal Boukhriss - BXL NORD

Se rencontrer au sein d'un projet artistique : Jamal Boukhriss

« Regardez, ici, tout le monde est différent. » Je suis assise avec l'acteur Jamal Boukhriss à une table du Laboureur, un café, à Bruxelles où tout le monde connaît tout le monde – c'est le cas de Jamal Boukhriss. Une tape sur l'épaule par-ci, un clin d'œil ou un salut de la main par-là : il n'oublie personne. Cela me fait penser au café de campagne où se rendent habituellement mes grands-parents, en Flandre occidentale. Mais, pour Jamal Boukhriss, cela n'existe qu'à Bruxelles où tout le monde est « étranger » et où l'on n'a donc peur de personne. Il a grandi à Vilvorde (« la Flandre profonde »), a suivi une fille jusqu'à Bruxelles et n'en est plus parti. Après un atelier avec la compagnie Dito'Dito, il se met à jouer dans différentes productions et séries télé. Bruxelles est, selon lui, la ville de toutes les opportunités. Du moins pour les artistes : « Ici, personne ne fait attention à ton apparence. Je connais beaucoup d'artistes qui travaillent dans divers domaines et ils arrivent toujours à montrer leur travail quelque part. À l'exception, peut-être, des acteurs », reconnaît-il. « Eux, si ils veulent présenter leur travail du côté néerlandophone, c'est à Anvers qu'ils doivent être. » Jamal Boukhriss habite donc peut-être au mauvais endroit mais il s'en fiche : « je suis bien, ici. » Jamal n'est pas seulement acteur. Il a percé avec le monologue quasi autobiographique *Alleen tegen de wereld | Seul contre tous* qu'il a écrit et dans lequel il s'attaque sans pitié à la société, fulminant contre l'échec de la politique d'intégration et « l'imbroglieo bruxellois » car : « tout n'est pas rose. » Dans l'épisode suivant *No Mercy*, tout le monde – flamands, francophones et marocains – en prend plein la figure, mais toujours avec beaucoup d'humour. Notons que l'artiste n'est pas le seul, aujourd'hui, à utiliser le stand-up comedy pour s'exprimer sur la société. « Le rire permet d'être dur », dit-il et – après un temps de réflexion – « Le rire peut résoudre beaucoup de choses. »



© Andreas Van Esbroeck: Jamal Boukhriiss - BXL NORD

Quand Jamal Boukhriiss se glisse à la place du metteur en scène – il fait aussi cela –, il en profite souvent pour réunir des personnes d'origines très différentes. C'est le cas, entre autres, du spectacle *Barcamp Jamal*. Sur le film *BXLNORD* (une initiative de Globe Aroma), réalisé avec Jan Geers, il a travaillé avec des primo-arrivants et des habitants du quartier Nord. Dans les deux exemples cités, la contribution des participants a été le point d'ancrage. « *Pour BXLNORD, nous avons en tête une idée de départ, explique Jamal Boukhriiss. Puis nous l'avons totalement adaptée. Les prises de vue ont duré huit jours mais avant, nous avons répété pendant trois mois. Nous avons invité les gens à manger et à boire un verre, puis nous avons travaillé avec ceux qui en avaient envie, par le biais d'exercices d'improvisation. Ceux qui préféraient ne pas être filmés pouvaient collaborer hors écran. Un des participants travaillait pour la Croix Rouge, et le résultat final repose en grande partie sur son histoire.* » Lorsque je demande à Jamal Boukhriiss s'il cherche à affirmer quelque chose en regroupant ainsi au sein de ses projets des personnes très différentes, il est très surpris. Son choix est inconscient. « *On m'a donné ma chance, et je veux rendre la pareille. Je viens aussi d'une famille de huit enfants, avec huit caractères différents. C'est passionnant de travailler avec les différences, y compris dans le domaine artistique* », précise-t-il. Dans *Barcamp Jamal*, il a incité les huit participants à tenter de nouvelles choses grâce aux autres : il a mis l'acteur au défi de chanter et a poussé les danseurs à travailler sur une musique inconnue. Il aime aussi se mettre lui-même au défi. Lors de notre rencontre, il est en pleine préparation de deux pièces de théâtre pour lesquelles il collabore avec des auteurs et metteurs en scène qu'il ne connaissait pas. Pour Jamal Boukhriiss, la rencontre, c'est « *comprendre que seul, on ne fait rien* » et c'est aussi « *se laisser surprendre par quiconque croise son chemin.* » Pour ce faire, manger ou boire un verre ensemble est toujours un très bon début...



© Einat Tuchman

Nomade dans sa propre ville : Einat Tuchman

Avant, Einat Tuchman chorégraphiait des spectacles de danse pour des *black box*. Depuis peu, elle se consacre presque exclusivement à la création d'œuvres dans et avec la ville. Le concept de communauté en tant qu'espace partagé et la construction de l'identité que cela engendre la fascine. Cet intérêt la poursuit depuis l'enfance qu'elle a passée dans un Kibboutz israélien, une communauté agricole basée sur des principes socialistes extrêmes. Résidant à Bruxelles depuis dix ans, elle désire, aujourd'hui, s'y consacrer : « À Bruxelles, on peut, en tant qu'artiste, chercher sa niche, se développer et en plus, se faire soutenir. C'est extraordinaire. Je me sens liée à Bruxelles et je veux me battre pour cette ville. » Einat Tuchman définit sans détour sa pratique comme politique. Elle a co-initié le projet *State of the arts - solidarity and action* qui a récemment réuni cent cinquante artistes bruxellois pour réfléchir à la meilleure manière d'organiser une communauté artistique. « Peut-on former une communauté et, si oui, que défendons-nous ? Qui que nous soyons, ou quoi que nous sommes, quel peut être notre impact ou notre valeur ajoutée ? Rien que par notre présence à Bruxelles, nous changeons le visage de la ville. Pouvons-nous aller plus loin ? » Il semble qu'Einat Tuchman garde ses distances avec les pensées utopiques. Ce qu'elle chérit à Bruxelles, c'est le paradoxe : « Rien n'est clair, ici, et c'est ça qui est bien, car la clarté exclut des possibles. En vivant dans un kibboutz, j'ai appris qu'il est plus sain d'espérer quelque chose que de le réaliser. Aussitôt atteint, aussitôt parti : le familier redevient étranger – et change à nouveau avant que l'on s'en rende compte. Aujourd'hui, nous visons davantage la stabilité, en oubliant que nous étions nomades, autrefois, et qu'en fait nous sommes capables de mieux gérer le changement et le mouvement. »



© Einat Tuchman

Pas besoin d'aller bien loin pour expérimenter une existence nomade. À Bruxelles, on peut faire le tour du monde ! Et c'est précisément ce qu'a fait Einat Tuchman : elle s'est rendue à Saint-Josse (une petite commune marquée par une grande diversité) et a demandé à plusieurs personnes issues de diverses communautés quel était leur lieu préféré. Elle a ensuite réuni ces histoires sur une maquette. « *J'ai parlé avec tout le monde*, précise Einat Tuchman. *Grâce à ce projet, je me suis retrouvée dans des lieux privés et semi-privés fonctionnant chaque fois avec des codes différents. Un nouveau monde s'est ouvert à moi.* » Cela a motivé l'artiste à travailler avec des immigrés – qui se sentent souvent comme des « invités » dans leur propre environnement – autour du thème de l'hospitalité. « *Le philosophe Derrida différencie l'hospitalité inconditionnelle de l'hospitalité conditionnelle*, rappelle l'artiste. *Dans la première, si l'on veut que les invités "se sentent comme chez eux", il faut abandonner sa maison, on perd son territoire. Tandis que dans la seconde, on reçoit, certes, des invités mais on fixe les règles. Pour moi, l'essence de l'hospitalité se situe entre les deux.* » Pour le projet *Hôtes et l'autre*, elle a collaboré avec l'artiste Nicolas Y Galeazzi sur différentes interventions ludiques. « *Nous avons notamment créé un jeu avec des tsiganes. Une équipe de tsiganes et une équipe d'invités s'affrontaient sur un ring de boxe et devaient, chacune à leur tour, formuler des questions et des réponses. Un arbitre et deux juges, recrutés au sein de la communauté tsigane, surveillaient le jeu avec attention. L'équipe qui ne trouvait plus de question ou de réponse perdait.* » Einat Tuchman est également partie de son expérience personnelle pour créer un jeu avec deux Congolais : « *Ils trouvaient étrange qu'en Belgique personne ne se parle. D'une certaine manière, cela permet de fermer l'accès d'une personne à son territoire. Comment débiter une conversation ? C'était notre point de départ. Le jeu rassemblait des "tactiques" pour s'adresser à quelqu'un.* » Depuis, Einat Tuchman s'est éloignée de Saint-Josse. Aujourd'hui, elle travaille à Courtrai sur un nouveau volet de sa recherche *Other Host*. Pendant un mois, elle passera chaque nuit dans une nouvelle famille d'accueil. L'existence nomade est sans fin. À travers sa démarche artistique, Einat Tuchman approfondit de plus en plus ce sujet...

RÉCITS URBAINS

Les lieux, les gens, les immeubles, les quartiers ont tous une histoire à raconter. Souvent, lorsqu'un artiste désire travailler avec ce matériau, il ou elle s'adresse à *Brussel Behoort Ons Toe - Bruxelles Nous Appartient*. Depuis 1999, cette association recueille les témoignages des Bruxellois, les archive et les rend accessibles via sa *Banque de récits*. Initiée par l'acteur Willy Thomas, elle a été ensuite transmise à la jeune génération. Actuellement, elle est coordonnée par Séverine Janssen. Mais l'engagement de Willy Thomas envers sa ville n'a pas faibli. L'an dernier, il portait à bout de bras l'initiative *Tok Toc Knock*, via laquelle le KVS entrait dans la ville. Dans leur travail avec la ville, *BNA-BBOT* et *Tok Toc Knock* pointent des choses différentes tout en partageant certains intérêts et certaines questions. Comment s'assurer qu'un récit reste celui du lieu ou des individus concernés et ne devienne pas uniquement un récit d'artiste, par exemple ? Le même défi se pose lorsqu'on réalise un entretien... tout comme pour la rédaction de ce texte. Dans l'esprit de *BNA-BBOT*, nous avons envisagé les témoignages de Willy Thomas et Séverine Janssen comme une mini-série. À vous de faire des liens, en fonction de votre point de vue et expérience.

Entre 1984 et 2005, vous avez collaboré au sein de la compagnie Dito'Dito avec des artistes issus de différentes communautés culturelles. Après avoir été accueilli par le KVS en 2005, vous avez continué à vouloir travailler avec et pour la ville. D'où vient votre intérêt pour l'urbain ?

Willy Thomas : Pour moi, c'est une évidence. Un artiste n'est jamais séparé de son environnement. Il est donc logique que des artistes qui travaillent en ville, incluent l'urbanité dans leurs projets.

Quelle histoire entretenez-vous avec Bruxelles ?

Willy Thomas : Bruxelles fut pour moi déterminante sur tous les plans, aussi bien au niveau des contacts que j'ai pu établir que des questions que j'ai pu poser... Je suis donc très lié à cette ville, même s'il est parfois bon de s'en échapper (rires). J'ai utilisé ce qui est apparu sur mon chemin. La ville m'était une chose totalement inconnue jusqu'à ce que j'arrive ici, étudiant. Au début, elle me faisait peur. Je ne la connaissais pas et elle m'intimidait. Pour « m'entraîner », j'allais souvent m'asseoir dans les cafés à côté d'hommes virils (rires). Je faisais preuve d'une certaine naïveté liée à ma jeunesse passée à la campagne, et j'en garde encore des traces aujourd'hui. Bruxelles a aussi joué un rôle déterminant dans mon métier d'artiste. Cette ville est une drôle de construction, non dépourvue de

Séverine Janssen, voici déjà quinze ans que *BNA-BBOT* construit sa banque de récits, basée sur des entretiens avec les habitants de la ville. Vous travaillez aussi depuis deux ans sur une *Sound Map*. Quel est le rapport entre ces deux initiatives ?

Séverine Janssen : L'initiative de la *Sound Map* émane de l'artiste et chercheur sonore anglais Pieter Cusack. Il a démarré le projet à Londres, avec succès, et voulait l'étendre à d'autres villes. Nous avons donc mené le projet à Bruxelles, avec le RITS. Si la banque de récits se base sur des entretiens - il y a donc toujours une rencontre -, la *Sound Map* propose des sons indépendants de la personne les enregistrant. La distinction est importante, car une rencontre peut parfois avoir un côté artificiel. Ainsi, si la *Sound Map* et la *banque de récits* sont complémentaires, elles ont toutefois une forme et une identité différentes.

Racontent-elles une autre histoire ?

Séverine Janssen : La *Sound Map* n'est pas faite seulement de sons abstraits, elle comprend aussi des temps de parole (conversation ou fragments de conversation entre des personnes). Elle est plus artistique du fait de son intention et, dans son ambition de révéler l'identité sonore d'une ville, elle s'apparente davantage à la phonographie. Un



©Danny Willems: KVS - Tok Toc Knock

failles, mais cela ouvre justement parfois la porte à des opportunités intéressantes.

Votre pratique avec la ville a-t-elle changé au cours de votre parcours? Quelle est la différence entre ce que vous faisiez autrefois et ce que vous faites aujourd'hui?

Willy Thomas: Pour *Tok Toc Knock*, je me suis un peu retrouvé par hasard dans un rôle de coordinateur. Je n'avais aucun rôle créatif, et c'était bien comme cela. Je suis avant tout acteur, mais j'ai toujours cherché à concilier mes envies personnelles avec le fait de donner du sens, dans un contexte plus large. Mon background et mon expérience m'ont permis de façonner et nourrir *Tok Toc Knock* sur le plan du contenu. Je pouvais accompagner les jeunes artistes, les pousser à se poser les bonnes questions et les confronter à leurs difficultés – et vice versa, car ils m'ont aussi beaucoup appris.

Par exemple?

Willy Thomas: J'ai investi cette histoire urbaine en adoptant une position assez politique. Il s'agissait nettement moins d'une ligne directrice dans le cas des jeunes artistes avec lesquels nous travaillions. Ce qui ne les empêchait pas d'être radicaux. Ils étaient même tout aussi provocants. Mais ils se préoccupaient avant tout de leur développement personnel en tant qu'artiste. Un égoïsme sain, en quelque sorte. C'était beau d'en voir certains progresser à ce niveau, et donner un accent politique à leur projet. De voir comment le lieu investi a influencé leur travail. À mon sens, c'est là que se situe la force de *Tok Toc Knock*, dans la re-

entretien, c'est nettement plus lourd, c'est tout un processus. La *banque de récits* reconstruit une histoire de Bruxelles à partir des récits de ses habitants. Nous voulons que chacun puisse revendiquer sa place dans la construction de cette mémoire. Cela soulève beaucoup de questions. Est-ce que tout le monde a quelque chose à dire? Doit-on tout conserver? Lorsqu'une personne accepte un entretien nous donne-t-elle sa voix. Que peut-on donner en retour? Et aussi, qu'est-ce qui motive les gens? Si nous interrogeons seulement les personnes qui veulent être interrogées, nous n'atteignons pas notre objectif. Par conséquent, comment toucher les personnes qui ne veulent pas témoigner ou qui pensent qu'elles n'ont rien à dire? Dans ce cas-là, il faut créer toute une mise en scène. C'est lourd! Il faut aussi faire attention à ne pas « utiliser » les gens. Avant, quand quelqu'un se disait disposé à nous parler, nous y allions, et c'était tout. Maintenant, nous accordons de plus en plus d'importance aux rencontres préalables, pour bien expliquer le projet. Ce qui alourdit encore le processus (rires). Enfin, il y a toujours une sorte de rapport de force, lors d'un entretien, et c'est souvent l'interviewer qui gagne. Comment gérer les mécanismes de miroirs, de séduction, de domination, etc.? J'expérimente moi-même cela, lorsque je me rends sur le terrain.

Vous travaillez avec des enregistrements sonores. Pourquoi?

Séverine Janssen: Nous ne sommes pas stricts, à ce sujet. Parfois nous travaillons en partie avec des photographies ou de la vidéo. Pour le projet *Annees-*



© BNABBOT

cherche de l'équilibre entre nos désirs personnels et notre environnement, qui devient peu à peu un élément structurant. Mais il faut du temps, pour accomplir un tel exercice. Le projet en donnait. De nombreux participants ont trouvé cela captivant.

Avec Dito'Dito, travaillez-vous à l'époque dans une autre perspective ?

Willy Thomas : Avec Dito'Dito, nous avons commencé à travailler dans et avec la ville dès les années 1990, en réaction à l'ascension du Vlaams Blok et de sa rhétorique. Notre point de départ était autocritique : trente ans après la progression de l'immigration, dans notre monde, le monde du théâtre, on n'envisageait toujours pas de rencontrer « l'autre ». Nous voulions que cette rencontre se fasse dans la dignité et soit acceptée dans le canon culturel flamand. Nous avons commencé par collaborer avec des francophones. Dito'Dito et Transquinquennal (la compagnie francophone avec laquelle Dito'Dito a collaboré, ndlr) ne se connaissaient pas avant de partager l'affiche du Kunstenfestivaldesarts en 1994. Les deux compagnies étaient pourtant actives depuis un moment. Notre production commune *ja ja maar nee nee* (1997), a eu du succès. Mais nous avons volontairement joué la pièce à Paris avant Bruxelles. Lorsque nous nous sommes retrouvés au Théâtre National, certains habitués ont mis fin à leur abonnement, en signe de protestation.

Avec Tok Toc Knock, le KVS et une quinzaine d'artistes ont investi trois quartiers : la Cité Modèle (au Heizel), le quartier européen et la commune de Saint-Josse. Certaines réalisations, notamment

sens Palace, nous avons rouvert un vieux cinéma de quartier et fait un gros plan sur les souvenirs des habitants du quartier. Nous avons reçu plein de vieilles images en VHS ou super 8 et organisé des projections et des sessions d'écoute collective. Il y avait aussi une exposition de photographie. Mais c'est vrai que nous ne faisons que des enregistrements audio des entretiens destinés à la *banque de récits*. Dans le domaine de l'histoire orale, il est d'usage à l'heure actuelle d'utiliser la vidéo. Les études montrent pourtant que les gens se préoccupent alors davantage de leur apparence que de ce qu'ils disent. Et si une caméra peut être très intimidante, on oublie par contre rapidement l'enregistreur audio. « Ne travailler qu'avec du son » permet aussi de garantir l'anonymat. L'utilisation de l'image excluait également de nombreux groupes tels que les prostituées, les sans-papiers... Enfin, l'auditeur est moins attentif aux informations délivrées par la voix si une image l'accompagne.

« Prendre la parole est un événement », entend-on sur votre site. Que voulez-vous dire ?

Séverine Janssen : Avec la *banque de récits*, nous voulons compléter l'histoire telle qu'elle nous a été transmise par les historiens. Nous ne rejetons pas cette histoire mais choisissons une autre approche, optons pour le mot parlé plutôt que pour le mot écrit et ne transcrivons pas mais utilisons la voix telle qu'elle résonne, avec ses hésitations, sa texture, ses erreurs... Ce qui est considéré comme de l'histoire et se retrouve archivé a souvent été implacablement sélectionné par des historiens, braqués en



© Danny Willems: KVS - Tok Toc Knock

***Tweekerkenstraat* de Simon Allemeersch, racontaient l'histoire d'une rue. D'autres se concentraient sur des figures publiques telles que Guy Cudell, l'ex-bourgmestre de Saint-Josse, ou Renaat Braem, l'architecte moderniste de la Cité Modèle. Pourquoi ce choix de quartiers et de récits ?**

Willy Thomas : Ensemble, les trois piliers de *Tok Toc Knock* résument l'histoire caractéristique d'une ville. Avec la Cité Modèle, on touche au rôle de l'art (l'architecture). Et comme il s'agit d'un quartier de logements sociaux, on touche au social. À Saint-Josse, on touche à l'administration et à la multiculturalité. Bien qu'il s'agisse de la commune la plus petite et la plus pauvre du pays, de très nombreuses associations sociales et culturelles y sont actives. C'est notamment dû à Guy Cudell, qui y a « régné » en tant que bourgmestre pendant quarante-six ans. C'était un homme très progressiste, et il est resté très populaire. Le concernant, « faire un spectacle » était un choix avant tout pragmatique, une tactique pour atteindre un nouveau public. Le quartier européen, enfin, offre une fenêtre sur le monde tout en étant monstrueux, problématique. C'est aussi lié à la globalisation.

De nombreux artistes ne se sont pas contentés d'aller travailler dans ces quartiers, ils y ont aussi habité. Pourquoi ?

Willy Thomas : Cela permet d'adopter un point de vue intime, d'être proche du sujet choisi. La réalité impose alors ses lois, et on va nettement plus loin que lorsqu'on reste assis derrière un bureau. Vivre dans un des quartiers ou nous accompagner de quartier en quartier n'était toutefois pas une exigence. Ce qui

outre sur les événements. Pour nous, prendre la parole est un événement en soi, et nous archivons tout. La mémoire sur laquelle nous travaillons n'existerait pas sans ce travail.

Une question que vous avez mentionnée : faut-il tout conserver ?

Séverine Janssen : Je suis totalement partisane d'une connaissance et d'une culture omniprésentes et accessibles en continu. Il est pour moi central, dans notre fonctionnement, que ceux qui détiennent l'accès à la culture rendent accessibles une connaissance et une culture inconnues ou non reconnues. Nous sommes conscients des nombreuses « voix muettes », n'étant pas en position de se faire entendre. Avant, je parlais de récits de « gens ordinaires » ou de « choses banales », mais pourquoi devrions-nous accepter de tels classements, érigés par les historiens ? Avec la *banque de récits*, nous rejouons sans cesse les dés de l'histoire, nous développons ce qu'elle est et n'est pas, nous nous débarrassons de toute distinction entre connaissance et ignorance, culture et non culture, vérité et mensonge.

Que voulez-vous dire par cette dernière remarque ?

Séverine Janssen : Cela ne nous pose aucun problème si quelqu'un, lors d'un entretien, dit quelque chose qui cloche - par exemple qu'il y a un piscine sur la place de la Monnaie. Nous nous abstenons de déterminer à priori ce qui est juste ou faux. À l'auditeur de décider et de croire ou de ne pas croire quelque chose. Nous ne sommes pas des experts et nous ne souhaitons pas être perçus comme tels.



© BNABBOT

était important, c'est que l'énergie du lieu serve de point de départ. Chacun l'a fait à sa manière. Certains artistes se sont « attachés » à un quartier en particulier. D'autres ont voulu garder une distance. Ainsi, après la première édition, tout le monde était curieux de découvrir la suite de la courte présentation de la créatrice Annelies Van Hullebusch. Celle-ci a en effet poursuivi son travail, mais à Anvers, en atelier, puis a ramené un projet radicalement différent à Saint-Josse. Les spectateurs étaient assis autour d'une table sur laquelle était posée une petite boîte remplie de cartes comportant des tâches. Il n'y avait aucune indication. Ce qui était très particulier, c'était le sentiment de désarroi partagé – un sentiment qui peut aussi nous assaillir en ville – et la recherche commune d'une solution pour en sortir.

Je comprends Annelies Van Hullebusch car, lorsqu'on est trop proche de son sujet, l'autonomie artistique n'entre-t-elle pas en conflit avec les récits présents sur les lieux ?

Willy Thomas : Le choix de la distance ou de la proximité est étroitement lié au choix du sujet. Peu d'artistes ont décidé de travailler dans l'espace public, et je n'en étais pas mécontent, car c'est une donnée complexe. Jozef Wouters l'a fait, il a travaillé sur une petite place du quartier de la Cité Modèle. Des tensions sont apparues lorsque des enfants se sont mis à travailler avec Jozef, ce qui n'était pas du goût de cer-

Nous ne travaillons pas non plus pour le passé, notre préoccupation n'est pas de transmettre les choses telles qu'elles étaient. Nous travaillons pour le futur, ce que nous voulons transmettre, ce sont de nouvelles visions pour l'avenir. C'est bien entendu politique. L'histoire et la mémoire sont toujours étroitement mêlées à la politique.

Si vous considérez la banque de récits comme un moyen de développer ce qu'est l'histoire et ce qu'elle n'est pas, et de compléter le récit historique dominant, comment vous assurez-vous de ne pas vous-même créer un nouveau récit dominant, en favorisant un groupe plutôt qu'un autre ?

Séverine Janssen : La banque de récits est polyphonique. Il n'y a pas de consensus, ni de catégories dominantes, il ne peut donc pas y avoir de slogan. Je défends vivement l'idée de la série : aucun témoignage n'est isolé, différents témoignages sont reliés entre eux. La banque de récits continue de grandir et, plus elle grandit, plus elle devient dynamique. Tout visiteur qui la consulte peut y inscrire quelques lignes, la transformant en sa propre série !

Comment surveillez-vous la lisibilité ?

Séverine Janssen : Pour moi, la grande question est celle du destinataire. Comment rendre ces histoires accessibles ? La banque de récits est consultable sur le net. Au départ, je pensais que ce serait suf-

tains jeunes. Quand son oeuvre a été vandalisée, Jozef a tout nettoyé mais n'a rien reconstruit ni ajouté. Personnellement, j'aurais provoqué une confrontation, mais Jozef a dit, très justement, que s'il restait là, il n'entrerait pas en relation mais en opposition. Il avait compris que, sur cette place, il était un invité. Jozef a donc poursuivi son travail dans son appartement et, chose impensable sur la petite place, de nombreux jeunes l'ont suivi et ont continué à l'aider à construire ses maquettes. Quand il a présenté celles-ci dans un garage souterrain, ces jeunes ont joué les gardiens. Ils s'étaient entre temps tellement approprié le travail qu'ils offraient volontiers un mot d'explication aux visiteurs. C'était vraiment beau à voir. Là, nous avons réalisé une rencontre dans le cadre d'une oeuvre d'art de grande qualité.

Vous êtes à l'origine de l'association BNA-BBOT qui, avec sa Banque de récits, se consacre à la conservation. Les actions de *Tok Toc Knock* sont temporaires. Qu'en pensez-vous ?

Willy Thomas : Le théâtre est un support éphémère. Quand c'est fini, c'est fini, et c'est tout aussi bien ainsi. Nous sommes un peu les « fous » des arts, et je supporte très bien cela. C'est une position modeste et vulnérable, mais c'est aussi là que réside sa force. Le théâtre est un organisme vivant : on peut, à un moment donné, envoyer des messages déterminés et taper sur le clou. En même temps, je suis certain que *Tok Toc Knock* restera une référence, quelle que soit la direction empruntée par le KVS. Je trouve cela bien plus intéressant que de créer quelque chose de « permanent ». Pour le dire sous forme de boutade : « Le passé est déjà suffisamment présent ». D'un autre côté, les artistes doivent tout de même frayer avec le passé, car ce passé fait partie du présent. Beaucoup d'artistes font encore appel à *BNA-BBOT*, et c'est aussi très positif.

Comment *Tok Toc Knock* a-t-il été accueilli ? Le public a-t-il pu se faire une nouvelle histoire de la ville ?

Willy Thomas : Avec *Tok Toc Knock* j'ai remarqué à quel point beaucoup continuaient de considérer la ville comme un terrain dangereux, ou Bruxelles comme un enfer. D'un autre côté, moi aussi, j'ai parfois peur de l'attitude de certaines personnes lorsqu'elles débarquent ici. Vous êtes-vous déjà retrouvé à Bruxelles un 11 juillet ? La ville est envahie de drapeaux flamands. Tout à coup, un slogan tel que « Bruxelles nous appartient » acquiert un tout autre sens. Je connecte ce type de phénomènes à des récits restés en suspens quelque part. Dans un contexte urbain, ils sont éclatés et se rencontrent rarement.

fisant, mais ce n'est pas le cas car la consultation n'est pas optimale et tout le monde n'a pas accès à internet. En plus, on n'est pas habitué à écouter des histoires sans images, cela demande donc déjà une certaine affinité. Nous rendons donc les histoires également accessibles via des productions, en collaboration avec des musées, des institutions du patrimoine, des artistes... Nous travaillons alors autour de thèmes, et il est effectivement dès lors question d'une approche idéologique.

Comment sélectionnez-vous les thèmes ?

Séverine Janssen : Si nous collaborons avec un artiste, nous lui laissons le choix. Sinon, nous demandons à la personne interviewée de dégager des thèmes ou des fragments. Il s'agit à nouveau, ici, de rompre le rapport de force, de s'assurer que l'histoire reste la leur. De nombreux projets veulent soi-disant « donner une voix aux voix ». De nombreux partis extrémistes utilisent également ce slogan, en fait très populiste. Nous nous gardons bien de parler pour qui que ce soit. Ce que nous faisons, c'est offrir une plateforme et relier les histoires et les voix entre elles. Nous intervenons à un moment donné, évidemment, mais si nous réalisons une création, nous incluons autant que possible la personne interviewée dans les prises de décision. Chacun reste maître de sa voix !

Qu'y a-t-il de spécifique à collaborer avec des artistes ? Quel est leur apport dans cette histoire ?

Séverine Janssen : Nous ne travaillons pas qu'avec des artistes. Il y a deux ans, nous avons collaboré avec le musée de la Ville de Bruxelles dans le cadre d'une exposition. Nous mettons tous les canaux possibles à profit. D'un autre côté, il est vrai que nous partageons une certaine affinité avec les artistes, en termes de processus et de méthodologie. Contrairement aux journalistes ou aux scientifiques, les artistes sont, tout comme nous, bien plus souples avec des notions telles que celle de « vérité ». Leur méthodologie est, tout comme la nôtre, moins directive. Les artistes s'intéressent aussi à la manière dont l'histoire de la ville peut être abordée selon différents points de vue. Ce point de vue subjectif est central dans notre base de données.

Comment sélectionnez-vous les artistes avec lesquels vous travaillez ?

Séverine Janssen : Ce sont les artistes qui viennent frapper à notre porte. Nous recevons tellement de demandes que nous devons parfois les refuser. Il y avait déjà, dans les années 1960, des artistes qui travaillaient sur base de témoignages, mais j'ai l'impression que c'est maintenant devenu très tendance. On voit d'ailleurs cette pratique émerger là



© Danny Willems: KVS - Tok Toc Knock / Jozef Wouters

clos d'une communauté et les partager. Il y a beaucoup de communautés, à Bruxelles, et donc beaucoup de travail en perspective ! Concrètement, cela signifie qu'au sein du KVS, nous offrons de l'espace aux voix des autres communautés culturelles. Quand nous avons accueilli la compagnie des Voyageurs sans bagage, certains considéraient celle-ci comme une troupe d'amateurs et se sont demandé si elle était bien à sa place chez nous. Je ne suis pas d'accord. C'est un groupe qui essaie de développer un langage propre. Il est tout à fait pertinent de soutenir ce type de personnes en les invitant chez nous et d'élargir ainsi l'aspect narratif.

Avec Dito'Dito, vous avez travaillé avec des artistes d'autres communautés culturelles. Aujourd'hui, il y a toujours autant de collaborations et d'échanges au sein du monde artistique mais, parallèlement, on peut parler de régression au niveau sociétal. Les communautés se replient sur elles-mêmes. Comment comprenez-vous cela ?

Willy Thomas: Avec Dito'Dito, nous avons travaillé avec les premiers jeunes qui se sont culturellement exprimés, ici, via le rap et le hip hop. La génération précédente avait déjà pleinement profité des libertés occidentales et s'était surtout exprimée via le théâtre, mais ce mouvement a finalement échoué. Pour l'instant, nous sommes, en ce qui concerne l'avenir de Bruxelles, en pleine tempête communautaire. Cela marque l'impossibilité, dans cette ville, de porter un projet commun. Ensuite, je me dis que, même si nous ne partageons pas le même passé, nous partageons la même ville... Si nous sommes d'accord là-dessus, nous pouvons prendre rendez-vous.

où l'on ne s'y serait pas nécessairement attendu. La multi-instrumentaliste bruxelloise Cloé du Trèfle mixe, par exemple, de la musique avec des bribes de conversation enregistrées dans la rue. Pour le moment, nous collaborons avec la jeune artiste Claire Ducène. Elle veut réaliser un *Atlas Imaginaire* de Bruxelles pour les aveugles. L'École de Recherche Graphique (ERG) travaille sur différentes illustrations visuelles pour notre *banque de récits*. Nous collaborons surtout avec de jeunes artistes, souvent encore inconnus (mais parfois avec des artistes plus connus tels qu'Anna Rispoli ou son collectif Zimmerfrei). Ceux qui viennent sonner à notre porte ont en général déjà un projet concret à proposer et veulent réaliser eux-mêmes les entretiens. Nous les aidons en les conseillant.

Enfin, que ressentez-vous pour Bruxelles ?

Séverine Janssen: Vu mon travail et mes centres d'intérêt, je ressens Bruxelles comme très « fantomatique ». Quand je marche à travers la ville, je pense à toutes ces histoires que j'ai entendues, à toutes ces personnes parfois déjà mortes... Je vis constamment avec ce spectre.

LA VILLE EST PLURALITÉ

Si l'on en croit l'office du tourisme de la Ville de Bruxelles, l'Atomium, le musée Magritte, l'Océade et le Parlementarium (centre des visiteurs du Parlement européen) sont dans le top 10 des lieux les plus intéressants de la cité. Les villes aiment mettre en exergue ce qui les valorise, et l'art et la culture leur permettent souvent de se tailler une image créative sur mesure.

Les œuvres d'Els Opsomer dévoilent autre chose. Cette artiste plasticienne fascinée par les questions urbaines, parcourt le monde et prend des photographies partout où elle passe. Difficile, toutefois, à la vue de ces paysages urbains majoritairement désolés, de déterminer où ils se situent exactement (l'artiste met un code d'emplacement sur chacune de ses photos au moment de les archiver mais ne livre pas cette information lors des expositions). Ses photographies témoignent, en effet, au-delà des maigres façades des monuments et curiosités touristiques utilisés par les villes pour souligner leur identité « unique », d'une réalité urbaine organisée globalement de manière similaire dans le monde entier. De la même manière, des artistes comme Anna Rispoli, Heike Langsdorf ou la compagnie Groupenfonction sondent, à travers leur travail, pas tant ce qui rend Bruxelles (ou toute autre ville) unique mais ce qui conditionne et structure toute grande ville. Bien qu'usant de différentes stratégies, ces artistes partagent le même volonté de démasquer le caractère univoque du sloganique *city branding* et d'appréhender la ville dans toute sa complexité.

Un gros tas de fumier

La complexité urbaine émerge le long de lignes diverses. À l'échelle démographique, nos métropoles actuelles peuvent être qualifiées de « super-diverses ». Bien que certains quartiers aient toujours une identité claire car ils sont constitués de groupes démographiques dominants ou abritent des pratiques similaires, on retrouve de plus en plus, au sein d'une même rue, un échantillon de la population dans son entièreté et des diverses activités urbaines. En outre, l'espace public n'appartient pas seulement aux habitants, c'est aussi un lieu où se manifestent divers champs de forces politiques et économiques – à Bruxelles, un puzzle extrêmement complexe. Enfin, chaque quartier a son propre visage, chaque rue a sa dynamique et, chaque habitant a son « itinéraire » et sa perception urbaine propre. Demandez à cent habitants de vous citer leurs dix lieux favoris à Bruxelles, vous vous retrouverez inmanquablement avec autant de listes.



© Christoph Ragg: Heike Langsdorf

Comme le résume Anna Rispoli, « *La ville dont nous parlons n'existe pas, la ville est une pluralité.* »

Co-fondatrice du collectif ZimmerFrei, Anna Rispoli est italienne mais elle habite depuis longtemps à Bruxelles. Ses interventions interdisciplinaires dans l'espace public autour du thème des structures sociales l'ont fait connaître au niveau international. Elle résume ainsi sa pratique : « *Le city branding cherche continuellement à définir l'identité d'une ville : je m'efforce de collectionner les alternatives.* » L'intervention *A piece of land* qu'elle a réalisée pour la petite ville allemande Mülheim an der Ruhr en est l'exemple parfait. L'artiste s'est retrouvée au centre d'un débat sur l'urbanisation. Les rives de la Ruhr allaient être transformées en une attrayante zone récréative et commerciale via un complexe immobilier baptisé *Ruhrbania*. « *J'ai longuement parlé avec les habitants de Mülheim, de leurs craintes et désirs,* explique Anne Rispoli. *L'intervention urbaine a mis en scène le débat social, en prenant soin de donner la parole à toutes les parties concernées. En adoptant un point de vue ironique, j'ai fait la critique de la voix ou solution unique.* » Malgré son passé d'activiste, Anna Rispoli n'est pas intervenue dans le débat. Dans sa pratique artistique, elle ne prend pas position. « *Je continue de penser que nous ne vivons pas dans le meilleur des mondes, mais j'ai changé de démarche. En tant qu'activiste, je rejetais la faute sur les autorités ou instances de pouvoir. Aujourd'hui, j'ai compris que c'est plus compliqué que cela. L'art n'offre pas de réponse aux questions urbanistiques mais peut par contre élargir le champ de vision, mettre à nu les contradictions ou changer les perspectives. On crée en quelque sorte un gros tas de fumier et on atteint ainsi quelque chose de plus vital.* »

Heike Langsdorf, Christophe Meierhans et Christoph Ragg, du collectif C&H ont eux aussi créé un « gros tas de fumier » en pleine ville. Notamment lorsqu'ils ont organisé un embouteillage rue de Flandre. Cette intervention artistique faisait partie du projet *Postcards from the future*. Lorsqu'on se rendait sur le lieu et à l'heure indiquée sur l'une des cartes postales, la scène qui l'illustrait, se déployait en live. Les embouteillages sont aussi inhérents à Bruxelles que l'est le Manneke Pis mais ils n'avaient jamais jusque là été représentés que sur des

cartes postales ! Ce projet, tout comme ceux d'Anna Rispoli, invite à ouvrir les yeux sur la réalité complexe dissimulée derrière l'image touristique et simpliste de la ville. En immobilisant littéralement la ville, le groupe a créé une pause visuelle et rendu visible ce qui ne saute pas aux yeux. Dernièrement, Heike Langsdorf continue de collaborer en contrepoint avec divers artistes et citoyens sur le projet *OTÇOE (Out of the corner of our eyes)*. Elle crée, en contraste avec la frénésie chaotique et rapide de la ville et de nous-même, un moment de calme ou d'apaisement, rendant simultanément palpable le rythme urbain.

Espace partagé / négociation urbaine

Heike Langsdorf a notamment collaboré avec le chanteur d'opéra Jérôme Porcherger, qui diffuse de la musique classique dans l'espace public de manière provocante. « *Je m'intéresse à la manière dont la ville change soudainement de comportement lorsqu'on lui injecte quelque chose d'étrange. Pour cela, il est nécessaire de faire quelque chose d'extrême* », déclare-t-il. Heike Langsdorf préfère quant à elle s'imposer de manière moins manifeste. L'association Zsenne, pour laquelle elle travaille, est établie dans un magasin inoccupé, un espace semi-public sur lequel le passant peut jeter un œil depuis la rue avant de se décider à y entrer. « *Beaucoup de gens passent plusieurs fois devant avant d'y entrer pour la première fois*, précise Heike Langsdorf. *Seuls les touristes n'attendent pas : ils n'ont pas de temps à perdre. S'ils n'entrent pas tout de suite, l'occasion est manquée.* » Je ne suis pas intimidée, lorsque je m'y rends pour voir une représentation, car, malgré le caractère intime du petit espace, il n'y a pas de confrontation : les performeurs occupent l'espace comme autant de sculptures vivantes, se laissent observer mais ne dévisagent pas le visiteur (la plupart ont un bandeau sur les yeux ou sont totalement pris par leur activité). Le visiteur peut donc parcourir le lieu en toute liberté et à son rythme. Ce refuge qui permet d'échapper quelques instants à l'animation de la ville, offre une expérience en total contraste avec d'autres événements artistiques ou culturels qui se déroulent dans l'espace public et qui, souvent, tiennent le public à l'écart. C'est l'une des préoccupations principales d'Heike Langsdorf, mais aussi d'Arnaud Pirault et de la compagnie Groupenfonction. « *Dans le cadre de la performance We can be heroes, nous avons longuement réfléchi à comment ne pas réduire le public à des spectateurs et instaurer un dialogue* », précise Arnaud Pirault. Pour cette performance, la troupe a travaillé avec des citoyens qui interprètent des morceaux de musique populaire sur une place du centre de la ville. « *Les performeurs considèrent les personnes du public comme leurs semblables*, insiste Arnaud Pirault. *Les deux groupes ne doivent faire plus qu'un.* » Le processus de recherche s'est approfondi avec la représentation de *Playground* sur un terrain abandonné, projet qui a l'instar de *We can be heroes* a tourné à l'international. « *Quand nous avons joué la pièce à Graz, nous travaillions sur un lopin de terre situé entre une rivière et un quartier populaire*, raconte Arnaud Pirault. *Les habitants du quartier utilisaient le terrain comme espace de loisirs. Quand nous montons un spectacle, c'est un tout événement, une grande installation. Et Playground est aussi une pièce qui fait beaucoup de bruit. Pour nous, elle ne démarre pas au début de la représentation mais dès que nous arrivons quelque part. L'espace public ne se partage pas a priori : cela se travaille. À Graz, certaines*



© Groupenfuction

personnes étaient curieuses et ravies, d'autres étaient furieuses. Nous prenons le temps de discuter avec les habitants et de les impliquer, c'est une co-construction. Nous ne faisons pas cela par idéologie ou engagement socio-artistique mais parce qu'il n'y a que comme cela que cela fonctionne. »

Ne pas « dominer » ou « coloniser » l'espace public, prendre le dialogue comme point de départ, c'est aussi ce que pense Anna Rispoli. « *L'espace public est neutre, nous ne pouvons pas nous y identifier. Nous nous l'approprions via notre univers émotionnel : on aime une ville parce qu'elle est un peu la nôtre. Quand je travaille dans l'espace public, je veux qu'il y ait un espace pour cela.* » Comment le concrétise-t-elle ? « *Je pense que mon travail, en général, ne dérange pas, il n'a rien de provocant,* explique t-elle. Prenez Genius Loci, par exemple, (une installation de lustres dans une galerie couverte non loin de la gare du Midi). *Cette installation devait être temporaire, mais elle est finalement restée accrochée trois ans. Les usagers ne voulaient pas qu'on l'enlève. Mais comme il n'était pas prévu que l'oeuvre reste aussi longtemps, elle a fini par se salir et les organisateurs ont décidé d'enlever les lustres. Quand quelque chose est fait avec amour, cela se voit. On perçoit qu'il ne s'agit pas d'un acte agressif.* » Et pourtant, Genius Loci n'est pas resté intact : des jeunes ont cassé une lampe. « *Il ne s'agissait pas vraiment de vandalisme,* tempère Anna Rispoli. *C'était un acte motivé par un besoin véritable : mon oeuvre avait enlevé aux jeunes la possibilité de se retrouver dans un coin plus sombre. C'est intéressant, pour moi, qu'ils soient intervenu sur mon travail à partir d'une telle intention. Chacun a ses besoins, ses idées, veut faire autre chose avec l'espace public. Il est impossible d'agir dans l'intérêt de tout le monde. Les villes sont souvent modelées de telle manière qu'elles rendent le contact humain superflu. On veut éviter le conflit, mais moi, je ne conçois pas nécessairement le conflit comme un problème. Il nous faut réapprendre à discuter de l'utilisation commune de cet espace partagé. En Italie où j'ai grandi, personne ne respecte le feu rouge. La circulation n'en est pas plus dangereuse pour autant : comme il n'existe pas de règle claire, il faut garder les yeux grands ouverts et rester en contact.* » Anna Rispoli aime Bruxelles, justement parce que ce n'est pas une ville univoque et qu'elle invite dès lors à la négociation urbaine et au dialogue. Son travail, ceux d'Heike Langsdorf et d'Arnaud Pirault utilisent la ville dans toute sa complexité, mais valorisent ou instaurent également la négociation urbaine.

DES CITOYENS RHABILLENT LA VILLE

Jusqu'il y a peu, la place Henri Conscience, à Ixelles, n'était qu'un point gris dans la ville. En tant que piéton, il fallait faire attention aux voitures qui se servaient du rond-point comme d'une piste de décollage pour atterrir au carwash contigu. Mais, depuis peu, tout a changé. Cela a commencé avec de jolies jambières colorées réalisées au crochet et mises autour des lampadaires et des râteliers à vélo. Tels de zélés petits soldats, elles se sont emparées de tout le quartier. Un beau jour de printemps, elles ont conquis le grand châtaigner trônant au centre de la place. Ensuite, tout s'est accéléré. Chaque fois que je passais par là, la place s'était enrichie de nouvelles couleurs. Même l'épicier s'y est mis en se servant des grosses pierres qui séparent la rue du trottoir pour étaler ses fruits et légumes. Un fabricant de vélo s'est installé dans un local abandonné depuis des années et, les beaux jours, travaille à l'extérieur. Cette petite place insignifiante s'est transformée en un rien de temps en un véritable espace social. Non pas à coup de plans structurels ou d'interventions coûteuses, mais à l'initiative des riverains. Un jour, l'arbre s'est retrouvé nu. Nous nous y étions attachés, au point d'en discuter entre nous dans la rue et de faire des spéculations sur ce qui lui était arrivé et la possibilité qu'un jour il retrouve sa gloire passée. Maintenant qu'il a retrouvé ses habits crochetés – et est pourvu d'une balançoire –, tout le monde se salue au passage.

L'intervention de la place Henri Conscience est l'œuvre du collectif Yarn Bombing Bruxelles qui, via ses ouvrages crochetés et autres réalisations de couleurs vives, désire embellir la ville et titiller les passants. D'autres exemples existent, dans mon quartier, de transformation de la ville par ses habitants. La famille pakistanaise qui gère le *Nightshop* du coin plante chaque année de somptueuses fleurs dans les parterres publics. En hiver, on espère qu'il neige, afin que le collectif Fla gel fasse parler de lui. Ces cowboys nocturnes à la créativité urbaine recouvraient pour la première fois en 2009 la place Flagey d'un gigantesque dessin exécuté dans la neige. Depuis, des créations telles que - le groupe a clairement un penchant pour les jeux de mots - *Pape Flagey*, *Glace Flagey*, *Place Fléchée* ou *Place Flageolet* - ont suivi. Chaque quartier bruxellois a indubitablement ses « activistes urbains » : des artistes et des citoyens qui, au moyen d'actions artistiques bien visibles ou d'initiatives créatives dans l'espace public, provoquent l'étonnement ou veulent stimuler le changement social. Ces projets tirent principalement leur force de leur ancrage local et de leur dynamique sociale. Les interventions réalisées dans d'autres quartiers que le mien piquent ma curiosité mais quand elles émergent dans mon quartier, je m'en sens copropriétaire. Grâce aux actions de Yarn Bombing Bruxelles, je me reconnais dans le nouveau visage joyeux de mon environnement, je me sens chez moi dans mon quartier et j'ai finalement envie de participer à sa construction.



Ce faisant, je suis assise un lundi soir dans un agréable fauteuil à bascule, occupé à crocheter un fil récalcitrant pour en sortir quelque motif. Groupe ouvert, Yarn Bombing Bruxelles accueille volontiers toute personne intéressée durant les réunions hebdomadaires ayant lieu dans l'atelier de La Foire Aux Savoir-Faire. Je les avais prévenus, je n'ai pas hérité d'un grand talent manuel... Cela ne leur pose pas problème : « *le crochet s'apprend vite.* » Le groupe parle d'expérience : Angelique, la plus jeune des membres, n'avait jamais croché avant de rejoindre le groupe il y a trois mois. Étienne, membre de la première heure, partage une voiture avec Angelique pour se rendre au travail, et lui a chaudement recommandé de se joindre au groupe. Étienne s'occupe aussi de moi. Impitoyable, il défait mon premier essai. Anne m'aide à recommencer. Urbaniste, elle s'intéresse à la manière dont le citoyen peut s'approprier la ville. Ognev, designer, et Josette complètent le groupe. C'est avec Cindy que tout a commencé : « *J'ai découvert le Yarn Bombing sur le net et j'ai trouvé que c'était une idée formidable. Dans mon quartier, je n'avais encore jamais vu cela. Je me suis dit que si personne ne le faisait, il fallait que je m'en charge ! J'ai donc appris à crocheter, via des petites vidéos. Des amis et connaissances ont voulu y participer et m'ont poussée à élargir les activités, le collectif s'est donc agrandi.* »

Cela peut paraître simple, voire naïf : « personne ne le fait, alors je m'en charge. » Mais si tout le monde raisonnait de cette manière, en joignant le geste à la parole ? À quoi ressemblerait mon quartier, la ville, la société, le monde ? Un monde qui, face aux inégalités croissantes, sort peu à peu de ses gonds, une ville plurielle en crise, des voisins de quartier qui se connaissent à peine, une société où l'on vit de moins en moins ensemble. Voilà ce à quoi je pense tout en crochant. L'« Activisme urbain » - terme parapluie recouvrant toutes les formes d'activités liant art et activisme dans l'espace public – se reconnaît volontiers comme un acte subversif s'attaquant aux pouvoirs politique et économique dominants « occupant » l'espace public. L'idéologie écologique a également son petit succès.

Le groupe bruxellois Tricottrottoir, par exemple, dont le fonctionnement est similaire à celui de Yarn Bombing Brussels, ne travaille qu'avec du plastique de récupération. Les membres de Yarn Bombing Brussels ne se laissent pas séduire par les discours ronflants. Ils ne sont jamais contre, seulement pour : pour un plus beau quartier, pour du positif. « Ce que nous faisons est évidemment politique mais, pour nous, c'est avant tout artistique et social », affirment-ils à l'unisson.

Le travail manuel, cela prend du temps. Se consacrer avec une telle ferveur à un ouvrage exige un engagement digne d'un moine. Pour moi, c'est totalement nouveau. Au quotidien, la grande consommatrice culturelle que je suis gambade de premières en vernissages et, en tant qu'indépendante, chérit de travailler dans un agréable isolement. Je crochète donc mes premières boucles avec grande réserve : le rapport entre « input » et « output » est, selon mon esprit réglé sur l'efficacité, grotesquement déséquilibré. Mais chaque nouveau rang s'ajoutant peu à peu au précédent, je deviens de plus en plus accro.

Bref Glossaire

Artivisme : Terme parapluie regroupant toutes les activités reliant art et activisme dans l'espace urbain.

Graffiti : Art urbain à base de peinture en aérosol. Bruxelles compte de nombreux graffeurs illustres tels que Bonom, Muga, Obes, Defo et Na,...

Street art, ou « art urbain », « guerrilla art », « post-graffiti », « neo-graffiti » : terme parapluie regroupant toutes les formes d'art pratiquées dans l'espace public en dehors des organisations artistiques traditionnelles. Cela inclut, entre autres, du mobilier urbain, des affiches, le "sticker art", le "yarn bombing"... Le graffiti traditionnel en fait également partie s'il s'accompagne d'une intention artistique (cela n'inclut donc pas le tag pur et dur).

Yarn Bombing, ou « tricot graffiti », « tricot urbain », « yarn storming », « guerrilla knitting » : forme d'art urbain basé sur la laine tricotée ou crochétée. Certains groupes travaillent aussi avec des matériaux récupérés (plastique).



Le collectif Yarn Bombing Bruxelles existe maintenant depuis plus d'un an et a déjà beaucoup de réalisations diverses à son actif : des vestes pour des parkings à vélos et des arbres mais aussi des monuments figuratifs ainsi que des créations autonomes, comme la toile d'araignée du Parlement Européen. La laine est leur matériau de base et le quartier leur terrain. L'arbre de la place Henri Conscience est leur projet le plus ambitieux à ce jour, une icône qui symbolise aussi leur méthode de travail. La « veste » consiste en une série de petits carrés cousus les uns aux autres. Ces petits carrés sont aussi à l'ordre du jour lors de la réunion à laquelle j'assiste. Ils permettent une grande liberté : chacun peut choisir sa couleur et sa technique et laisser transparaître ses goûts personnels. Anne aime, par exemple, travailler avec des matières récupérées et va essayer d'intégrer mon maigre premier essai dans ses morceaux. Les différentes parties sont ensuite rassemblées dans un résultat collectif. On peut aussi aider sans crocheter, en fournissant, par exemple, de la laine (le groupe s'engage à utiliser les matières fournies). Le collectif fonctionne de manière tout aussi ouverte. « *Chacun peut proposer un projet, explique Cindy. Quand le projet est approuvé par les autres, tout le monde aide. La personne qui propose le projet le coordonne. Ce sont les règles du jeu.* » Alors que je blasphème, m'apercevant que mon carré se transforme de plus en plus manifestement en triangle, Anne lance une nouvelle idée. Elle a découvert, là où l'esplanade du Parlement Européen rejoint la rue Belliard, un parapet au motif grillagé. Sur Pinterest, où elle se ressource souvent (le Yarn Bombing est un mouvement international), elle a vu comment appliquer un slogan sur une telle structure, et cela lui a donné des idées. Anne s'est bien préparée : elle a fait trois copies noir et blanc d'une photo et y a indiqué son slogan « *knit the city* », au fluo. Elle a aussi testé sur place, différentes techniques. Son verdict : il faut travailler sur place et enfiler le fil en boucles dans la structure grillagée. Enthousiasmée par la simplicité de la technique, je suis tout de suite partante. Action !

Nous nous donnons rendez-vous un beau samedi matin. Un vent rude souffle impitoyablement sur nos visages. Bien que le Yarn Bombing soit illégal, le groupe travaille la plupart du temps en plein jour. Ils disposent d'un argument de taille : ils ne cassent rien. « *Nous habillons les choses. Ceux à qui cela ne plaît pas peuvent aisément faire disparaître nos interventions.* »

Durant notre action, nous n'apercevons aucun policier, et personne ne semble contrarié. Une voiture klaxonne de temps en temps, des conducteurs arrêtés au feu rouge nous font des signes approuvateurs. Un petit groupe d'hommes d'âge moyen, curieux, entame la conversation et nous souhaite beaucoup de succès. Pas besoin d'être fan de rose pour admettre qu'un trait de couleur est un acte positif dans ce désert gris qu'est trop souvent Bruxelles. En plus, Yarn Bombing Bruxelles prend soin de ses interventions. Sur le chemin du retour, nous faisons un petit tour des œuvres précédentes et en profitons pour replacer des « vestes », pour rectifier de erreurs. Après l'acte de vandalisme expliquant la disparition temporaire de la « veste » de l'arbre de la place Henry Conscience, le groupe a retrouvé l'ouvrage entre des voitures et l'a réparé avec soin.

Devant un chocolat chaud, les tracas d'ordre pratique laissent rapidement place aux rêves les plus fous. Le groupe voudrait habiller un éléphant. Comme, à Bruxelles, on ne trouve pas d'éléphant dans l'espace public, il est envisagé d'en construire un soi-même. Elmer, personnage principal du livre pour enfants créé par David Mc Kee, servira de source d'inspiration. Elmer, c'est l'histoire d'un éléphant multicolore qui aimerait faire partie du groupe et se peint donc en gris. Du coup, les autres éléphants ne le reconnaissent plus. Ils n'acceptent à nouveau Elmer que lorsque la pluie a fait disparaître la peinture. En réalité, ils l'aiment pour (et non pas malgré) sa personnalité et son altérité. Cette petite histoire offre aux jeunes et moins jeunes une rafraîchissante perspective sur la diversité. Comme Elmer, on part bien trop souvent du principe que, de facto, la diversité est quelque chose de compliqué à gérer. On se dit – quelles que soient nos convictions – qu'il est plus facile que tout le monde se rallie à la majorité. Selon Joachim Ben Yakoub, collaborateur à Pianofabriek et coauteur d'une publication (en néerlandais) sur la super-diversité¹, nous devrions nous faire davantage confiance : la super-diversité est une réalité avec laquelle nous vivons déjà, à Bruxelles, et, tout compte fait, nous ne nous en sortons pas si mal. Bien entendu, cela ne se passe pas toujours ou partout sans coup férir. Il reste d'importants problèmes à régler. Mais on constate que le vivre ensemble en ville s'actualise sans cesse, non pas tant dans l'arène politique mais, avant tout, dans l'espace public, qui offre à tous et personne à la fois un terrain d'expérimentation idéal pour discuter de la vie commune en tant que citoyens ou la façonner, comme le prouvent les actions de Yarn Bombing Bruxelles. Peut-être – je me mets à rêver avec le groupe – un Elmer au crochet dans Bruxelles – la ville super-diverse par excellence – pourrait-il symboliser et rappeler que vivre ensemble, cela se travaille. Il ne nous reste plus qu'à continuer assidûment à crocheter, tous ensemble..

¹ Maly I., Blommaert J., Ben Yakoub J., Superdiversiteit en democratie, Epo Uitgeverij, 2014.